

Bornons-nous à dire que ce sont des canaux veineux particuliers creusés, pour ainsi dire, dans l'épaisseur de cette membrane fibreuse. Le sinus basilaire est ordinairement unique; mais il n'est pas rare de le rencontrer double. Il est situé transversalement sur la gouttière basilaire, en arrière de la selle turcique; il reçoit quelques petits vaisseaux qui viennent de la protubérance annulaire et du bulbe rachidien, mais surtout des vaisseaux osseux; il communique par ses deux extrémités avec les sinus caverneux et les sinus pétreux inférieur et supérieur; en bas, avec les plexus veineux du canal rachidien, dont il constitue le prolongement intracrânien. Sa capacité devient plus considérable chez les vieillards. Ses parois sont hérissées de filaments rougeâtres comme celles du sinus caverneux. Le sinus basilaire est souvent désigné sous les noms de sinus de la gouttière basilaire, de sinus occipital antérieur, de sinus occipital transverse.

BASILAN ou **BASSILAN**, groupe de petites îles de l'Océanie, dans la Malaisie, archipel de Soulou, entre Bornéo et Mindanao, par 7° de lat. N. et de 12° de long. E., à environ 16 k. de la pointe S.-O. de Mindanao. L'île de Basilan, la plus grande de toutes celles du groupe, mesure à peu près 90 k. de circuit, et, quoique montagneuse et peu peuplée, produit d'excellents fruits, du sucre de canne, du riz et surtout du bois de construction. On recueille, sur les côtes, outre la nacre et la perle, une quantité considérable d'ambre gris. Le groupe des îles Basilan a pour chef-lieu une petite ville du même nom, située sur la côte S.-E. de l'île principale; repaire de pirates, qui furent châtés en 1845 par les Français. Les autres îles, beaucoup moins importantes, sont : Santa-Cruz, Cocos, Sibago, Manalipa, Larak, etc. L'archipel Basilan a été occupé, en 1853, par les Espagnols.

BASILE s. m. (ba-zî-le). Techn. Inclinaison du fer d'un outillage à raboter.

Basile, un des personnages du *Mariage de Figaro*, et du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, type du calomniateur patelin, du complotier cupide. C'est Tartufo, moins la grandeur. Chez l'hypocrite Tartufo, la calomnie n'est qu'un des mille engins de son arsenal diabolique; chez le calomniateur Basile, c'est l'engin principal auquel tous les autres sont soumis. « Calomniez, calomniez; il en restera toujours quelque chose (v. CALOMNIEUR) » : telle est sa devise. Basile aura beau jeter par-dessus les moulins sa longue souquenille noire et son long chapeau espagnol; il aura beau, si c'est possible, cesser de tenir ses bras en croix, redresser son front longtemps incliné; son signalement a été si bien pris, que partout Figaro, c'est-à-dire le peuple, le reconnaît et l'appréhendera au corps.

Basile, comme nous venons de le dire, est resté le type d'un calomniateur hypocrite, et, dans les applications qu'on en fait, Basile appartient à la religion plutôt qu'à la vie laïque :

« Ce projet de loi n'est pas moins hostile à la production littéraire qu'à la polémique politique, et c'est là ce qui lui donne son cachet de loi clérical. Il poursuit le théâtre autant que le journal, et il voudrait briser dans la main de Beaumarchais le miroir où Basile s'est reconnu. »

V. HUGO.

« Il est si facile d'aiguiser des personnalités; il est si facile d'abriter sa tête et ses épaules sous un chapeau et un manteau de Basile, que c'est là un genre de mérite dont tout écrivain de quelque esprit, tout journal de quelque valeur doivent se montrer peu jaloux. »

EM. DE GIRARDIN.

BASILE, évêque d'Ancyre au IV^e siècle, qui eut une vie très-agitée et se rendit célèbre comme défenseur des ariens. Il professait la médecine et passait pour un homme très-instruit. Il fut choisi, en 336, par les eusébiens, pour évêque d'Ancyre, à la place de Marcel, qu'ils venaient de déposer comme convaincu de sabellianisme. Lorsqu'il vint, en 347, au concile de Sardique, on ne voulut point le regarder comme évêque, on l'excommunia et on rétablit Marcel dans ses fonctions épiscopales. Mais ce dernier en fut dépouillé presque aussitôt par l'empereur Constance, qui les rendit à Basile. C'est en cette qualité que Basile, en 351, assiste au concile de Sirmium, contre Photin. Plus tard, en 355, il prend part à l'intrusion de l'antipape Félix; assemble, en 358, un concile à Ancyre, contre les anoméens; souscrit au nouveau formulaire de Sirmium; fait, avec ceux de son parti, une profession de foi; assiste au concile de Séleucie et est déposé par un concile de Constantinople, en 360. Il fut ensuite exilé en Illyrie, et les ariens mirent Athanasie en sa place. Basile vivait encore en 363. Il avait composé divers ouvrages : un contre Marcel, son prédécesseur; un sur la virginité, et quelques autres, dont saint Jérôme ne donne pas les titres. On ne possède que sa profession de foi, mise par saint Epiphane après la lettre du concile d'Ancyre.

BASILE (saint), surnommé le Grand, célèbre Père de l'Eglise au IV^e siècle, évêque de Césarée, en Cappadoce, né dans cette ville en 329, mort en 379. Sa famille était originaire du Pont; mais son grand-père avait épousé une chrétienne de Néo-Césarée, nommée Ma-

crine. Son père, qu'on représente comme un homme instruit, doué d'éloquence et d'une grande piété, eut dix enfants, dont trois furent évêques : Basile, l'aîné des trois, évêque de Césarée; Grégoire, évêque de Nyse, et Pierre, le plus jeune, évêque de Sébaste. Ces trois frères ont été mis au nombre des saints par l'Eglise, ainsi que leur père, nommé Basile comme son fils aîné, leur mère Emmélie, leur aïeule Macrine et une de leurs sœurs nommée aussi Macrine. Cette famille devait sa foi à des disciples de Grégoire le Thaumaturge. Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, Basile alla, comme les jeunes gens riches de son temps, suivre les leçons des maîtres de l'éloquence et de la philosophie, d'abord à Césarée, puis à Constantinople. Il fut, dans cette dernière ville, le disciple du célèbre rhéteur Libanius, qui conserva toujours pour lui la plus grande estime. De Constantinople, il passa à Athènes, où il retrouva un de ses condisciples de Césarée, Grégoire de Nazianze, avec lequel il fut uni toute sa vie de la plus tendre amitié. C'était chez tous deux même pureté de mœurs, même culte pour les souvenirs du toit paternel, même piété, même enthousiasme pour les lettres, l'éloquence et la poésie. « Ah! disait plus tard Grégoire, comment se rappeler ces jours sans verser des larmes! L'éloquence, la chose du monde qui excite le plus d'envie, nous enflammait d'une ardeur égale, et cependant nulle jalousie ne se glissait entre nous : un zèle commun nous excitait; nous luttons, non à qui remporterait la palme, mais à qui la céderait à l'autre; car pour chacun la gloire de l'autre était la sienne propre. C'était une seule âme qui avait deux corps. Et, s'il ne faut point croire ceux qui disent que tout est dans tout, du moins faut-il convenir que nous étions l'un dans l'autre... Nous ne connaissions que deux chemins : le premier, le plus aimé, qui nous menait vers l'Église et vers ses docteurs; l'autre, moins élevé, qui nous conduisait à l'école et vers nos maîtres. Nous laissons à d'autres les sentiers qui mènent aux fêtes, aux théâtres, aux spectacles et aux repas. » Entre les deux amis se plaçait souvent un autre jeune homme, grave et sérieux comme eux, comme eux passionné pour l'étude : c'était Julien, le neveu de l'empereur Constance, le futur ennemi du christianisme. Une lettre de Basile nous apprend qu'alors l'apostat et le saint étudiaient ensemble l'Écriture sacrée, cherchant sans doute une conciliation entre elle et la doctrine de leurs maîtres; étude pleine de vives discussions entre les deux jeunes gens, et qui, avec plus d'une analogie, remarque M. Fialon, devait aboutir dans l'un à l'Hexaméron; dans l'autre, à la doctrine du soleil noir.

Basile quitta Athènes avant son ami Grégoire de Nazianze, et revint à Césarée. Son père était mort. Sa sœur aînée, Macrine, depuis la perte d'un fiancé chéri, s'était toute consacrée à Dieu et à la prière. Appelé naturellement à recueillir la succession paternelle au barreau, il commença à plaider quelques causes avec le plus grand succès. Mais bientôt l'exemple et l'influence de sa sœur le décidèrent à rejeter la gloire des lettres profanes et à se donner sans réserve à l'Eglise. Écoutons-le raconter lui-même sa conversion et le grand parti qu'il prit. On croit lire un chapitre des *Confessions* de saint Augustin. « Après avoir donné beaucoup de temps à la vanité, après avoir perdu presque toute ma jeunesse en travaux futiles, pour saisir les enseignements d'une sagesse que Dieu fait déraisonner, je me réveillai enfin comme d'un profond sommeil, et je jetai les yeux sur l'admirable lumière de la vérité, celle de l'Évangile. Je vis alors l'inutilité de la sagesse des princes du monde, qui travaillent sans résultat. Je pleurai longtemps sur les misères de ma vie, et, dans mes prières, je demandais qu'une main vint me prendre pour me conduire à la connaissance des doctrines de la piété... Lisant alors l'Évangile, je vis que ce qui pouvait le plus nous avancer vers la perfection, c'était de vendre tous nos biens, de les donner à nos frères pauvres et de vivre dévoué de tous les soucis de cette terre. » La résolution, à peine conçue, fut arrêtée et rendue publique. On sut dans toute la province que le célèbre rhéteur Basile allait quitter son auditoire pour vivre en solitaire, à l'image des anachorètes d'Égypte, dont le nom était déjà fort connu. Cela fit grand bruit et fut jugé diversement. Libanius, son ancien maître, pour qui tout était sujet de rhétorique, lui écrivit pour lui faire compliment : « Je me demandais, lui dit-il, que fait notre Basile, quel genre de vie va-t-il embrasser? Paraît-il au barreau pour nous reproduire l'image de la vieille éloquence? Les pères ont-ils le bonheur qu'il enseigne l'art de la parole à leurs fils? Mais des personnes sont venues, qui nous ont dit que vous embrassiez une vie bien supérieure, et que vous songiez plus à vous rendre agréable à Dieu qu'à gagner de l'argent. Alors, j'en ai félicité et la Cappadoce et vous-même. » Basile, insensible aux compliments, marchait droit à son but. Avant de s'établir lui-même dans la retraite, il voulut étudier les grands modèles de vie ascétique qu'offraient alors l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie. Il vit et admira l'abstinence des solitaires, leur patience dans les travaux, leur constance dans les prières, le sommeil vaincu, les besoins de la nature foulés aux pieds, et la force divine mainte-

nant la liberté de l'âme dans la faim, la soif, la nudité du corps. « Vivant, en quelque sorte, dans une chair étrangère, ils m'ont fait voir, dit-il, comment l'homme, dès ici-bas, peut être étranger à la terre et vivre dans le ciel. »

De retour dans son pays, Basile prit, pour s'enchaîner tout à fait, les premiers degrés du sacerdoce, avec la qualité de lecteur, et alla s'établir dans le Pont, sur les bords de la petite rivière d'Iris. Ce qui l'y attira, c'est que sa mère et sa sœur s'y étaient déjà retirées en une terre qui faisait partie du patrimoine de la famille. Elles y avaient rassemblé plusieurs femmes pieuses, et formé un monastère. Ce fut près de ce monastère que Basile se fixa. Il a lui-même décrit sa riante solitude dans une lettre à Grégoire de Nazianze : « Dieu m'a fait trouver ici le séjour que nous avons tant de fois rêvé ensemble. C'est une montagne élevée, couverte d'un bois épais, et du côté du nord arrosée d'une eau limpide. Au pied s'étend une vaste plaine féconde par les sources de la colline. Une forêt qu'aucune main n'a plantée l'environne de toutes sortes d'essences d'arbres, comme de remparts, mais lui laisse encore une telle étendue qu'en comparaison l'île de Calypso, la plus belle des contrées, au dire d'Homère, ne serait qu'un petit territoire. Il s'en faut peu que ce soit une île, tant elle est séparée du reste du monde. Ce lieu se partage en deux vallées profond